

IV

– Salut *bissamme* ! Je suis bien à Babelheim ?

L’obscurité très noire, pour ne pas dire imperméable, ne permettait pas de discerner à qui l’on avait affaire.

– Qui va là ? sursauta un veilleur.

– Ne tirez pas, Messieurs, Dames ! Je suis Parfait, votre nouvel idiot. Et voici Gertrude, ma tortue, répondit une voix traînante, un peu filante aussi.

Une main anonyme gratta une allumette qu’on approcha d’abord du sol. Effectivement, au bout d’une laisse grossièrement tressée, se trouvait une tortue vivante. À la vue de la flamme, elle rentra subitement sa tête sous sa carapace. Quelle tête avait donc l’idiot ? Bon sang ! Avec cette ânerie de tortue, aucun n’a pensé à la regarder en priorité. Une autre allumette fut frottée comme si elle était la dernière encore en vigueur dans ce monde. On fit remonter la flamme le long des jambes avant de l’immobiliser face au visage. Son intensité n’était manifestement pas suffisante. Aussitôt, des briquets claquèrent comme des culasses, d’autres allumettes craquèrent de concert, on approcha aussi le curé illuminé et enfin, on y vit plus clair.

Un cercle ovale et silencieux s’était constitué autour de Parfait. Des dizaines de paires d’yeux avides le dévisageaient. Quelques dames se pâmèrent, d’autres laissèrent libre cours à leur admiration, telles les deux protégées de

l'effort revenues de loin. Même les hommes accusèrent un instant de retard tant ils furent surpris par la prestance de l'arrivant.

La surprise était donc absolue. Le seul élément de comparaison physique était toujours Franz. Mais celui qui se présentait là, n'avait aucune similitude avec les traits relâchés, la lippe humide et les cheveux en broussailles, le nez rouge et les oreilles en choux-fleurs du prédécesseur. Non, celui qui se prétendait le nouvel homme fort de la place vacante était beau. Voire très beau.

En vérité, Parfait était parfait. Avec un visage long, surmonté d'une chevelure romantique et ondulante qu'on aurait dit une mini vague qui lèche l'âme ; le menton souligné d'une évanescence barbe blonde, et un front haut qu'on chercherait vainement une couronne d'épines à poser dessus. Parfait en imposait. Il était un paradoxe avant même d'avoir effectué ses premiers pas officiels ; il était grand, fort et maigre à la fois. Il se tenait droit dans des chaussons d'hiver et semblait y défier le solstice d'été. Ses vêtements bien trop amples, mais qui seyaient si bien à sa catégorie d'idiot garanti, flottaient autour de lui comme des bandelettes autour d'un grand brûlé. Il n'y avait bien que son regard mou qui le classerait, très succinctement, parmi les idiots génériques, ceux dont le majeur défie l'horizon, alors que le sage ne regarde que la lune.

La symétrie de ses traits rattrapait en catastrophe cette impression d'indolence. Pourtant, il s'était lui-même présenté comme un idiot, et il avait trouvé Babelheim sans aucune aide extérieure. Des facultés errantes devaient, de

temps en temps, revenir titiller sa perception de la réalité et l'inciter à se conformer aux usages collectifs.

Cette observation expliquerait sa venue tardive. Mais personne ne saurait l'affirmer. On ne savait pas encore ce qu'il avait dans le ventre.

– Nous vous attendions bien plus tôt dans la journée, rappela bêtement l'adjoint.

– Ben oui ! Voyez-vous, ma tortue n'avance pas vite. Et je ne pouvais pas la laisser à la traîne, vous en conviendrez ?

Évidemment, tous en convenaient. Il aurait aussi pu la prendre sous son bras et allonger le pas. Mais il n'était pas idiot pour rien. Son animal domestique allait de l'avant, et lui suivait derrière. Une implacable logique les animait.

– Ensuite, il a fallu qu'elle broute un peu d'herbe, compléta Parfait.

Vers midi probablement. Tout à fait normal, ce déroulement des événements. On pouvait aisément imaginer qu'une tortue ayant un tel maître ne broute pas n'importe quelle herbe. Elle a dû prendre son temps pour sélectionner la meilleure, la plus verte, celle qui se digérerait le mieux. Midi était alors allègrement dépassé.

– Trêve de mondanités ! Venez ! Nous allons vous montrer vos appartements, invita le maire fourbu mais enthousiaste.

– Non merci ! L'été je dors à la belle étoile, répondit Parfait. Pas besoin de logement. Sauf peut-être une niche pour Gertrude qui craint les matins humides.

La foule hésitait entre lui prodiguer des applaudissements ou carrément l'embrasser. Ils optèrent pour les ap-

plaudissements ; ils ne se sentaient pas encore assez intimes pour l'embrasser en ce début d'activité si prometteur.

Le plus difficile serait de dénicher une belle étoile, sous laquelle Parfait passerait agréablement sa première nuit. À cette heure-ci, le ciel en était constellé, on n'aurait que l'embarras du choix. La foule suivait Gertrude à son pas. L'heure avançait plus vite que la tortue. Maintenant, on comprenait enfin pourquoi le tandem avait pris la journée pour couvrir les quatre kilomètres. Malgré elle, Gertrude grimpa sur un rejet de taupe qui se trouvait sur sa trajectoire, et tomba à la renverse. Le bol dans lequel elle habitait tournoya comme une toupie et semblait ne plus vouloir s'arrêter.

– C'est ici, s'exclama l'idiot. Oui, je dormirai à cet endroit choisi par Gertrude, ma mémoire ambulante, que je vais m'empresse de retourner à l'endroit, sinon elle risque de mourir. Il ne faut jamais oublier de remettre sa mémoire sur les pattes lorsqu'elle flanche.

Ainsi, cet animal étranger contenait de la mémoire. La sienne à priori. On avait affaire à un orfèvre en matière d'idioties. Si la tortue était restée sur le dos, elle serait donc décédée. Quel malheur ! Parfait risquait de ne même plus se souvenir du rôle imparti qu'il aurait à jouer dès le lever du jour.

Garder la mémoire vivante, c'est donc important.

– Que contient encore votre étonnant animal de compagnie, hormis de la mémoire, monsieur Parfait ?

– Ma mémoire. Uniquement. Plus, bien sûr, de la chair à elle pour lui permettre de vivre. Mais chaque fois que j'oublie l'essentiel, je porte mes yeux sur Gertrude. Elle me rappelle à des souvenirs que j'aurais eus vite fait d'oublier.

Car pendant que mon attention était attirée ailleurs, elle observait ce qui se passait tout près et enregistrait. Seul, je n'aurais pas pu tout conserver dans ma tête. Je suis un idiot, vous le savez bien.

Le paquetage déroulé se composait d'un simple sac de couchage et d'une gourde en guise d'oreiller.

– Elle sait parler ? questionna encore un villageois intrigué.

– Avec les yeux seulement. Mais nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre. Je la regarde, elle me regarde et je me souviens.

Transférer des souvenirs sans ouvrir la bouche, sans dire des mots, rien qu'avec les yeux ? Quelle puissance ! Quel talent ! Mieux que Franz. Enfoncé cet idiot qui braillait au clair de pleine lune en rameutant tout le village. Balayés ses trous de mémoire dans lesquels il s'enfonçait à chaque phrase ; pour le plus grand plaisir des auditeurs, il est vrai. Mais là, les rescapés de la journée de veille étaient soufflés.

Parfait sortit une sardine de sa poche et la planta non loin de sa couche. Il y enroula la laisse de la tortue, puis ôta sa casquette pour poser un baiser chaste sur la carapace luisante. Après avoir délicatement reposé sa mémoire, il s'allongea pour s'endormir presque immédiatement. Encouragés par leur conseil pour une fois d'accord, les villageois s'en allèrent sur la pointe des pieds, afin de ne pas déranger le sommeil réparateur de Parfait et pour ne pas piétiner la maison de Gertrude.

Le lendemain, dès le lever du jour qui coïncidait avec celui de Parfait, tous les volets étaient déjà grands ouverts pour éventuellement le voir passer. Les deux gardiennes

de la tradition étaient également sur le pied de guerre. Au moyen de jumelles, l'une guettait le réveil de l'idiot. La tortue avait conduit son maître dans un jardinet contigu du presbytère et il semblait s'y trouver à son aise. Elle le vit se diriger vers une vieille baignoire remplie d'eau croupie. Parfait se déshabilla le plus tranquillement du monde et s'installa dans le bain. Seul son couvre-chef, rouge en plein jour, dépassait. Il n'était pas pressé. Il ne se lavait pas non plus.

Il trempait.

Un certain temps passa ainsi. Beaucoup plus tard, il sortit de l'eau et courut autour de son campement rudimentaire pour se sécher. Les jumelles étaient passées de mains en mains. Parfait était un homme comblé par la nature. Les idiots n'étaient donc pas des anges comme on aurait aimé le croire. Son organe se remarquait, et garantissait que mère nature avait été d'une exceptionnelle générosité avec lui. Mais comme il ne devait pas s'en servir autrement que pour soulager sa vessie, cette faveur devenait un véritable gâchis. Une fois, ses ablutions terminées, il se rhabilla et se saisit de la laisse de sa tortue. Comme lors de son arrivée, il la suivit docilement, en refaisant le chemin inverse vers la rue principale. Marie et Marie allèrent à sa rencontre en psalmodiant des cantiques grégoriens.

– Nous vous avons préparé du café et acheté des croissants chez le boulanger. Venez, vous êtes chez vous, invita Marie en fixant honteusement la braguette.

– Je sais. Je suis chez moi partout. Cependant, je vous remercie pour l'invitation, mais je dois d'abord promener Gertrude. Elle doit reconnaître l'endroit où nous allons

évoluer. Simple reconnaissance des lieux. Demain elle saura et on évitera cette balade. Hein Gertrude ?

Le bec bougeait comme si l'animal savait réellement répondre. Le groupe maintenait une paisible allure d'escargot. Le recueillement des Marie insufflait une certaine pompe à la lente procession. En pleine lumière, Parfait paraissait encore plus beau que sous la lueur des briquets. Tout le village pouvait les voir accompagner cette sorte de Messie que tirait une tortue pleine de souvenirs. Quelle fierté !

– Monsieur Parfait ! Monsieur Parfait ! appela un homme du perron de sa porte.

– Oui, mon brave. Que me veux-tu ? J'effectue une reconnaissance de votre village, et je ne souhaite pas interrompre ma visite.

Ses deux accompagnatrices affichèrent un courroux spontané et grondèrent l'interpellant avec l'impatience des gens occupés.

– Je ne veux pas vous importuner. Mais mon épouse n'est pas au meilleur de sa forme. Vous comprenez ? Je vous exhorte à lui imposer les mains. Je vous le demande comme un service. Pour vous cela ne représente rien de particulier, implora le mari au bord des larmes.

Le duo de Marie entonna un refrain de chant funèbre pendant que l'idiot distordait ses traits en réfléchissant intensément.

– Bien. Brave homme crédule. Je m'en vais soigner ta légitime. Garde ma mémoire pour moi. Tu m'attends ici.

L'époux s'empara des rênes de Gertrude en regardant entrer Parfait dans sa maison. Franz, déjà, venait imposer les mains, mais seulement les fins de semaine, et sa

femme s'en était toujours trouvée bien. Depuis que cet idiot s'était envolé, elle n'était plus la même. Heureusement qu'un nouveau le remplaçait.

Au bout d'un petit moment, des râles de souffrance s'échappèrent précipitamment par les fenêtres néanmoins ouvertes. Les Marie priaient de panique. Bientôt les râles se transformèrent en cris, puis en hurlements. Cet idiot avait de plus grandes mains que Franz et les imposait avec plus d'efficacité. Encore un peu plus tard, Parfait ressortit et d'un hochement de tête congratula le mari transi de gratitude, et enfin tranquilisé quant à la santé de sa moitié.

– Il lui faudra des séances régulières pour qu'elle garde un semblant d'exaltation. Lorsque j'aurai pris mes quartiers d'été, je régulariserai mes prochains passages. Les piqûres de rappel, comme pour les maladies, voilà ce qu'il lui faut. Porte-toi bien, et laisse-la se reposer.

– Amen, répondirent en cœur les pieuses.

La procession reprit. Avec la même lenteur. Pour ceux qui les regardaient, le spectacle était tellement morne qu'au bout d'une centaine de mètres, il n'intéressait plus personne. Quelques enfants mimaient la démarche du groupe, mais se lassèrent vite de l'événement transformé en jeu. Même les Marie manifestèrent une légère lassitude. Elles puisaient des ressources de mansuétude dans leur joie de servir de guides. Le contact était pris et en plus des services qu'elles pourraient lui rendre, elles deviendraient des témoins privilégiées des actes de bienfaisance qu'il accomplirait à droite et à gauche. Comme pour la désespérée à laquelle il venait de rendre une visite humanitaire. Et tout

comme Gertrude, elles enregistreraient ce qui se passerait et, un jour, deviendraient de bonnes mémoires à leur tour.

Le conseil avait eu la main heureuse. Pour une fois.

Parfait apostropha un enfant qui faisait du patin à roulettes autour d'eux. Rien de méchant. Rien d'exaspérant non plus. Simplement, il venait d'avoir une idée. Les patins du gosse furent confisqués, ainsi que les lacets de ses chaussures. Cette sorte d'appropriation des biens d'autrui aurait pu être prise pour un dépouillement manifeste. Il n'en était rien. Un idiot en vue avait parfaitement le droit d'user de certaines prérogatives non écrites qui lui facilitent la vie. Ainsi, il avait le pouvoir d'entrer n'importe où, d'ouvrir un frigo et se servir, ou de fermer un volet en plein jour, et de boire une bière à l'Étoile en la tirant lui-même. Tout cela était tout à fait naturel, au point que l'enfant le remercia chaleureusement de l'avoir soulagé de son bien.

Au moyen des lacets, Parfait confectionna une sorte de chariot en rattachant les deux patins côte à côte. Gertrude fut installée au milieu et sa laisse utilisée pour remorquer cet attelage à ras des pâquerettes. De cette façon, ils avanceraient tout de même un peu plus vite. La visite guidée prit fin peu avant midi. La gérante de la Coopé offrit une laitue à Gertrude et une paire de knacks à son maître. Elle oublia délibérément les Marie qui, comme certaines femmes fermées à toute ouverture, ne suscitaient que constipation et affliction dans la population.

Chemin faisant, ils rencontrèrent encore le garde champêtre, aujourd'hui revêtu de sa tenue d'appariteur. Le message qu'il avait à divulguer concernait évidemment Parfait. Après avoir salué ce dernier avec déférence, il

entreprit de faire tinter sa cloche avant de déclamer le texte toujours rédigé par l'adjoint de plus en plus appliqué. Parfait arrêta net sa balade et écouta.

« Chers Babelheimgeois, chères Babelheimgeoises, le conseil et son maire vous prient de faciliter l'intégration de notre nouvel idiot. Il vous est rappelé que tout doit être mis en œuvre afin de le garder le plus longtemps possible parmi nous. Merci. »

Les Marie devenaient collantes. Visiblement la faim les tenaillait et une belle langueur commençait à ramollir leur prime détermination. Leurs prières ne possédaient plus la même ferveur qu'en début de matinée, et les refrains manquaient d'entrain. À force de suivre à la trace un tel personnage, leur propre personnalité ne risquait-elle pas de s'estomper jusqu'à devenir invisible ? À la limite, l'idiot leur avait déjà pris la vedette.

Ce n'était pas tout à fait le but recherché.

Il s'agirait de mettre en action une autre approche. Peut-être moins flagrante, moins impliquée, plus discrète surtout. Cette réserve n'empêcherait pas de lui laver les pieds à l'occasion. À défaut, les chaussettes feraient aussi l'affaire. En vérité, cet idiot ne s'était même pas intéressé à elles, n'avait absolument pas pris en compte leur dévouement. Elles craignaient qu'au bout d'un moment, il réagisse comme les autres citoyens en les oubliant, et pire en leur refusant le ticket d'entrée à son cercle.

Elles ignoraient que Parfait n'était pas calculateur. Que ses manières ne procédaient d'aucune spéculation en prévision d'hypothétiques intérêts.

– Nous aimerions que vous nous imposiez les mains, comme tantôt à la souffrante, demanda une Marie implorante.

– Vous n’êtes pas malades ! Je ne peux rien pour vous de ce côté. Un conseil, peut-être...

Marie et Marie étaient suspendues à ses lèvres capables d’embrasser toute une étendue. Qu’allait-il leur recommander ? De faire abstinence de la chair ? Elles étaient devenues expertes. De prier encore davantage ? Elles avaient déjà quelques chapelets d’avance. De prendre les voiles ? Elles y avaient songé. Alors quoi ?

– Hein Gertrude, tu enregistres ? Oui. Il suffira de vous rouler dans la rosée du matin, disons quinze matins durant, pour raffermir votre viande et vous rafraîchir les arrière-pensées.

– Même les dimanches ?

– Surtout les dimanches. Bien entendu.

– Après vous nous imposerez vos grandes mains ?

– Non ! Oubliez cette idée. Après vous ferez comme moi, vous sécherez sous les rayons du soleil en courant dans un pré.

– Nues ?

– Oui ! Cela va de soi.

Elles se serrèrent instinctivement, comme des biches apeurées face au cerf en rut. Courir toutes nues, comme Parfait ? Quelle vulgarité !

– Vous ne vous êtes pas roulé dans la rosée, vous, fit remarquer Marie.

– Je suis l’idiot du village. Je ne dois de comptes à personne, répondit-il, distant. La rosée n’est qu’un début, après vous saurez.

– Vous ne comprenez pas. Nous avons tout fait pour que vous vous sentiez bien avec nous. Nous vous accompagnons. Nous vous avons aussi invité pour un joli petit déjeuner. Nous nous sacrifions pour vous. Et en retour, vous nous traitez aussi bas que terre.

– Je n’ai pas besoin de vous. L’inverse me semble plus évident. N’est-ce pas ? Allez ! Faites ce que je vous dis. Et une dernière : pour vous changer les idées, changer d’airs. Chantez des chansons paillardes, par exemple.

– Nous n’en connaissons pas beaucoup, et surtout les couplets complets nous manquent, vous pensez bien. Pour vous être agréables, si nous le faisons, on nous montrerait du doigt.

– Vous direz que c’est sous ma responsabilité. Pas de blagues, j’ai une réputation à tenir.

– Tout comme nous, voyons. Pour qui vous nous prenez ?

– Pour personne.

En le quittant, elles entonnèrent discrètement « le petit vin blanc ».

– Tu as retenu, Gertrude, pas d’imposition des mains pour ces deux-là. Elles n’ont qu’à utiliser les leurs. Mais comme elles sont toujours jointes, pas facile de s’en servir. Dieu qu’elles son bêtes. Si elles savaient ce qu’elles ignorent encore.

Parfait commanda encore une jolie niche en sapin pour sa mémoire chez le charpentier, puis retourna dans son jardinet pour y goûter un repos bien mérité. Le soir, le maire et son conseil vinrent lui rendre une visite de courtoisie et voir si tout allait bien. Lui demander également si

sa journée n'avait pas été trop épuisante. La leur les avait anéantis.

S'il s'acclimatait ? Oui ? Tant mieux.

Un idiot de ce nom devine plus la clé qu'il ne trouve la porte : être un passe-partout est sa grande force. Et cela explique aussi que chaque village a besoin d'un idiot, soit pour illustrer une situation hors du commun, soit pour exprimer un avis anachronique. C'est pourquoi les édiles se les arrachent. Chaque élu voudrait pouvoir se targuer d'abriter le meilleur d'entre eux sous son patronage.